

# Maurice Chappaz, observateur des grives

Pierre DUBUIS

Les sciences de la vie nous apprennent que les vivants tissent entre eux une dense toile d'interactions et d'interdépendances ; chaque espèce y a sa place et son rôle. Qu'ils le veuillent ou non, qu'ils en soient ou non conscients, les humains font partie de ce tissu de liens, dans lequel ils ont pris, à des degrés divers, une place extraordinaire, qui leur impose des responsabilités exceptionnelles.

## Changer de perspective

S'ils acceptent cette manière de voir les choses, les historiens, comme les acteurs des autres sciences humaines et sociales, ne peuvent échapper à un profond changement de perspective : reconnaître et critiquer l'anthropocentrisme de leurs disciplines, afin de le dépasser pour considérer ensemble les populations végétales et animales, parmi lesquelles des sociétés humaines occupent une place dominante. Il s'agit de changer de point de vue pour mesurer et expliquer cette excentrique domination, pour la comprendre et tenter de la recadrer.

Ce changement de point de vue implique, entre autres choses, une réflexion sur les relations mutuelles entre humains et animaux. Les attitudes des hommes à l'égard des animaux suscitent depuis l'Antiquité une importante réflexion philosophique<sup>1</sup>. Sur l'autre versant de ces relations, on s'est en revanche peu intéressé à la manière dont les animaux perçoivent l'espèce humaine et vivent son emprise progressive sur leur environnement. Il existe certes des textes moralisants, dans lesquels des animaux se plaignent des humains, de leur violence, de leur grossièreté, de leur absence d'égards, mais ces animaux sont des marionnettes qui parlent humain à l'intention d'humains<sup>2</sup>. Plus intéressants se révèlent certains textes techniques. Dans les volumes ornithologiques de son *Histoire naturelle*, Buffon, qui observe soigneusement les oiseaux qu'il retient dans ses cages et volières, s'intéresse de près à ce que la captivité représente pour eux et comment elle les change. Avec d'autres naturalistes de son époque, il se demande également s'il est légitime d'enfermer dans une cage un être fait pour la fluidité de l'air et la liberté du vol. Posée déjà bien avant Buffon, cette question constitue un « fil rouge » de très

<sup>1</sup> Barbara CASSIN, Jean-Louis LABARRIÈRE, Gilbert ROMÉYER DHERBEY (éd.), *L'animal dans l'Antiquité*, Paris, 1997.

<sup>2</sup> Jacques BERLIOZ, Marie Anne POLO DE BEAULIEU (éd.), *L'animal exemplaire au Moyen Age, v<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles*, Rennes, 1999.

longue durée. On peut en dire autant des observations faites dès l'Antiquité sur les effets de la domestication sur les bêtes qui la subissent<sup>3</sup>.

Aujourd'hui se multiplient les critiques à l'égard de l'anthropocentrisme de notre vision du monde, si bien que s'amorce un changement sensible dans deux domaines du paysage scientifique. Du côté des sciences humaines et sociales, les avancées suivent deux axes. Selon le premier, certains s'efforcent de considérer le « point de vue de l'animal » dans l'étude du présent et du passé<sup>4</sup>; d'autres tâchent aussi de se glisser dans la peau de l'animal, en s'inspirant de tout ce que nous savons maintenant sur sa manière de percevoir l'environnement<sup>5</sup>. Le second axe s'intéresse à la façon dont les sociétés humaines vivent leur voisinage avec les sociétés animales<sup>6</sup>. C'est alors l'occasion de mettre en évidence la singularité de la vision occidentale et d'explorer d'autres conceptions depuis longtemps à l'œuvre ailleurs sur la planète<sup>7</sup>. Tout cela est bel et bon, comme chemin vers une histoire collective ou globale des vivants. Du côté, cette fois, des sciences de la vie, le duo « écologie et évolution », qui approche le vivant d'une manière globale, et l'éthologie, qui travaille sur les comportements et les manières de vivre des animaux, offrent aux sciences humaines et sociales un cadre de réflexion exigeant<sup>8</sup> et des connaissances stimulantes<sup>9</sup>.

### Des savants, des poètes et des oiseaux

Désireux d'aborder en historien un aspect de cette problématique, je me suis intéressé à des formes de relations entre humains et animaux ne visant pas essentiellement à profiter de l'animal comme ressource, à la différence de la domestication, de l'élevage ou de la chasse. Au contraire, j'ai choisi des situations, certes très exceptionnelles, où l'animal est respecté pour ce qu'il est par les humains avec lesquels il interagit, qui le connaissent et qui lui reconnaissent des manières de vivre propres à l'espèce à laquelle il appartient.

<sup>3</sup> Jean-Pierre DIGARD, *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, 2009; Thierry GONTIER, *La question de l'animal. Les origines du débat moderne*, Paris, 2011.

<sup>4</sup> Eric BARATAY, *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, 2012; Grégory QUENET, *Versailles, une histoire naturelle*, Paris, 2015.

<sup>5</sup> Jean-Christophe BAILLY, *Le versant animal*, Paris, 2007, et *Le parti pris des animaux*, Paris, 2013; John BERGER, *Why look at animals?*, London, 2009; Boris CYRULNIK (éd.), *Si les lions pouvaient parler. Essais sur la condition animale*, Paris, 1998; Charles FOSTER, *Being a beast*, London, 2016.

<sup>6</sup> Jacqueline AMAT, *Les animaux familiers dans la Rome antique*, Paris, 2002; Hélène ARTAUD (éd.), *Leurrer la nature*, Paris, 2013 (Cahiers d'anthropologie sociale, 9); Eric BARATAY, *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*, Paris, 2003; Sonia TIDEMANN, Andrew GOSLER (éd.), *Ethno-ornithology. Birds, indigenous peoples, culture and society*, London-Washington, 2010.

<sup>7</sup> David ABRAM, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, 2013; J. Baird CALLICOTT, *Pensées de la Terre. La nature dans les cultures du monde*, Paris, 2011; Pierre CHARBONNIER, *La fin d'un grand partage. Nature et société de Durkheim à Descola*, Paris, 2015; Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, 2005; Tim INGOLD, *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, 2013; Paul SHEPARD, *Nous n'avons qu'une seule terre*, Paris, 2013.

<sup>8</sup> Michel GAUTHIER-CLERC, François MESLÉARD, Jacques BLONDEL (éd.), *Sciences de la conservation*, Louvain-la-Neuve, 2014.

<sup>9</sup> Réflexions importantes dans Véronique SERVAIS (éd.), *La science [humaine] des chiens*, Lormont, 2016. Exemples dans Tim BIRKHEAD, *L'oiseau et ses sens*, Paris, 2014; Anne-Sophie DARMAILLACQ, Frédéric LÉVY, *Ethologie animale. Une approche biologique du comportement*, Louvain-la-Neuve, 2015; Bernd HEINRICH, *Mind of the raven. Investigations and adventures with wolf-birds*, New York, 1999; Dominique LESTEL, *Les origines animales de la culture*, Paris, 2001.

Actuellement, j'explore deux situations, dont chacune met en présence deux groupes, l'un humain et l'autre animal. Dans la première, il s'agit de savants<sup>10</sup> et d'oiseaux, et, dans la seconde, de poètes et d'oiseaux. C'est sur ce dernier duo que notre attention va ici se concentrer.

### **L'historien, le poète, les oiseaux et l'attente des ornithologues**

Cet article est un premier essai, fondé sur un petit échantillon de données réunies autour du duo formé par Maurice Chappaz (1916-2009), poète curieux de la nature et habile à la dire, et par des oiseaux, des grives en l'occurrence, vues et racontées telles quelles, ou quelque peu distillées dans l'alambic poétique<sup>11</sup>. Dans cet essai, j'ai interrogé parfois un trio de poètes chers à Chappaz: Gustave Roud (1897-1976), Philippe Jaccottet (\*1925) et Alexandre Voisard (\*1930), tous trois intéressés par les oiseaux<sup>12</sup>.

Chappaz présente deux caractéristiques qui, à mes yeux, font de lui un passionnant témoin. Il voue aux oiseaux une attention curieuse mais respectueuse, durable et assez compétente. Il est en sympathie et en syntonie avec les oiseaux. De plus, ce qu'il dit de ces derniers est inscrit dans un tissu serré de textes littéraires, d'écrits personnels (correspondances et journal intime), d'entretiens et de témoignages de tiers. Une telle situation documentaire permet à l'historien de croiser les types de regards, pour mieux construire sa réflexion sur l'observateur poète au travail.

La biographie de Chappaz, sa carrière d'écrivain, son insertion sociale et ses conditions de travail sont assez bien connues<sup>13</sup>. En revanche, la situation se complique dès qu'il s'agit de dater telle rencontre oiselière, d'établir son contexte et de bien saisir les rôles tenus par l'oiseau et par l'écrivain. Et le travail devient acrobatique lorsqu'on en vient à se demander comment et dans quel registre le poète entend et interprète le chant, les cris, les gestes corporels et les attitudes de l'oiseau. Dans ce cas, l'historien peut s'aider de quelques informations recueillies sur la culture ornithologique de l'écrivain. Bref, on peine à croiser la biographie personnelle et culturelle du poète avec sa « biographie ornithologique ».

Puisque l'enquête, je le rappelle, porte sur des relations, des rencontres, on devrait trouver ici, face à celui du poète curieux, le point de vue de l'oiseau plus ou moins brusquement surpris et dérangé. Je suis pour l'instant incapable de le saisir et de l'intégrer à mon travail d'historien, principalement parce que la plupart des données sur lesquelles repose notre connaissance objective de l'oiseau viennent de l'ornithologie sous toutes ses formes, qu'elles concernent ses besoins, ses

<sup>10</sup> Ces savants sont Pierre Belon (vers 1517 - vers 1565), Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788) et le révérend Gilbert White (1720-1793). Sur l'histoire de l'ornithologie, se référer à Tim BIRKHEAD, *The wisdom of birds. An illustrated history of ornithology*, New York, 2008; Valérie CHANSIGAUD, *Histoire de l'ornithologie*, Paris, 2007.

<sup>11</sup> Dossier présenté en 2015 au Forum valaisan des chercheurs, dont l'initiateur a été Antoine Lugon.

<sup>12</sup> Je signale la parution récente de trois contributions originales à l'observation poétique des oiseaux: Pierre-André MILHIT, *1440 minutes*, Genève, 2015; Ariane EPARS, *Carnet(s) du lac*, Genève, 2015; Benoît DAMON, *Ariana*, Genève, 2015.

<sup>13</sup> Roger FRANCILLON (éd.), *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Genève, 2015, p. 759-1138. Notice et bibliographie sur Maurice Chappaz, p. 866-868, p. 1659-1660 (par Jérôme MEIZOZ); sur Gustave Roud, p. 845-854, p. 1659 (par Claire JAQUIER); sur Philippe Jaccottet, p. 869-877, p. 1660 (par Michel COLLOT); sur Alexandre Voisard, p. 896-903, p. 1661 (par André WYSS).

cycles d'activité, sa reproduction ; les savoirs qui lui permettent de jongler avec les avantages et les contraintes de son environnement ; l'impact d'autres espèces, humains compris, sur sa vie quotidienne. Sans ces données, on ne peut pas imaginer ce que l'oiseau était en train de faire au moment de rencontrer le poète, et quel était alors ce qu'on pourrait appeler son état d'esprit. Or, quels que soient l'intérêt et la sympathie de l'historien à l'égard de l'œuvre des ornithologues, il n'a pas de ces connaissances la maîtrise nécessaire. Une recherche sur des relations et des rencontres entraîne donc forcément les sciences humaines et sociales dans un jeu pluridisciplinaire avec les sciences de la vie et de la nature. Les premières sont particulièrement pertinentes pour la compréhension du poète, et les secondes, pour la compréhension des oiseaux ; cependant, toutes sortes de perméabilités empêchent un trop strict compartimentage disciplinaire.

En attendant que les ornithologues acceptent l'invitation, il y a beaucoup à faire sur le point de vue de l'humain et de son témoignage. Ce travail porte sur deux plans, qui correspondent à deux particularités du témoin : il est poète et il est défunt. Poète, c'est-à-dire à la fois enregistreur de certains aspects de la réalité – en l'occurrence une société de grives qui le passionne – et plus ou moins créateur de cette réalité lorsqu'il l'écrit. Défunt, c'est-à-dire hors d'état de participer à une discussion avec le chercheur à propos de son expérience avec les grives et à propos des manières dont il l'a rapportée, qui ont pu changer selon qu'il s'exprimait dans ses écrits littéraires, son journal, ses lettres, ses entretiens publiés et ses interviews enregistrées sur le vif. C'est donc Chappaz qui va nous occuper, non pas pour résoudre les problèmes qu'on vient d'évoquer, mais pour apprivoiser les constituants du témoignage qu'il nous a laissé.

### **Maurice Chappaz devant le monde des grives**

Ce dossier réunit Maurice Chappaz, le plus richement documenté de mes poètes témoins, et la grive, cet oiseau qu'il dit avoir préféré parmi ceux qu'il connaissait. Les 64 textes qu'on y trouve proviennent de tout l'éventail des écrits de Chappaz. Chacun de ces textes, qu'il soit bref ou qu'il prenne le temps du détail et de l'approfondissement, évoque une rencontre entre le poète et des grives. Ces textes ne sont qu'un *échantillon* parmi 1810 récits de rencontres de Chappaz avec des oiseaux de toutes sortes.

L'échantillon constitué sert deux buts principaux : donner une idée de ce que sont les textes « ornithologiques » du poète, d'une part, évaluer leur capacité à documenter les rencontres de Chappaz avec des oiseaux, leur contexte, leur déroulement et leur ambiance, d'autre part.

### **Une volière d'oiseaux de papier**

Les animaux jouent dans le monde et l'imaginaire de Maurice Chappaz un rôle important, nourri par une fréquentation assidue de la nature environnante. Il partage cette sensibilité avec bon nombre de poètes du XX<sup>e</sup> siècle. Parmi ses animaux, ce sont les oiseaux qui dominent, et très largement : 99 espèces<sup>14</sup> pour une

<sup>14</sup> Manquent encore les données du *Journal* et celles de la correspondance entre Maurice Chappaz et Corinna Bille, parue alors que je terminais cet article. Un sondage dans les deux premiers tiers de l'édition fait espérer environ 230 rencontres oiselières, venant surtout de Chappaz.

vingtaine d'espèces de mammifères, proies sauvages d'un chasseur passionné ou bêtes domestiques des familles alpines<sup>15</sup>. Dans la volière écrite de Chappaz, on trouve à peine plus d'espèces que chez Voisard (94), plus que chez Jaccottet (environ 60) et bien plus que chez Roud (environ 30 espèces). Chez les quatre auteurs, la plupart des oiseaux mentionnés appartiennent à la faune indigène.

J'ai repéré dans l'ensemble touffu et varié de l'œuvre de Chappaz les traces de 1810 rencontres avec des oiseaux. Elles apparaissent dans autant de récits, souvent limités à une simple mention d'oiseau, mais parfois longs et riches. Près des trois quarts (72.5 %) de ces rencontres surviennent dans ces textes qui, entre poésie et prose, des *Grandes journées de printemps*<sup>16</sup> (1944) au *Roman de la petite fille*<sup>17</sup> (2009), forment l'axe principal de l'œuvre. Les autres récits figurent dans des textes plus ou moins autobiographiques<sup>18</sup>. Les correspondances publiées (Maurice Troillet (1928-1961)<sup>19</sup>, Gilbert Rossa (1935-1953)<sup>20</sup>, Gustave Roud (1939-1976)<sup>21</sup> et Marcel Raymond (1944-1981)<sup>22</sup>) apportent 259 récits impliquant Chappaz. Celui-ci a tenu de 1981 à 1987 un journal personnel très détaillé. Les quelques extraits jusqu'ici publiés<sup>23</sup> fournissent 110 récits, qui en disent long sur le potentiel informatif de ces quelque 5000 pages ! Enfin, Chappaz a accordé plusieurs entretiens approfondis<sup>24</sup>, qui m'ont valu 127 récits.

### Pourquoi les grives ?

Pour cet article, il a fallu choisir, pour l'exemple, une des 99 espèces disponibles. Mon choix s'est porté sur les grives, sur la base d'une déclaration de Maurice Chappaz. Pendant un entretien avec Jérôme Meizoz, au printemps 2001, alors que la conversation roule sur la langue, l'écrivain aborde l'invention de nouveaux mots et déclare que « l'écriture doit venir du gosier aussi bien que de l'âme avec la grammaire des torrents. Je suis toujours entre le poème et le cri. Du sapin au bureau, ça chante. » Meizoz, renvoyé de « gosier » à « grive » par *Le Valais au gosier de grive*<sup>25</sup>, ajoute « d'où d'ailleurs cette image de la grive [...], l'oiseau ? » Et Chappaz d'enchaîner : « C'est-à-dire que la grive a été l'oiseau, pour moi, que j'ai le plus admiré. » Il raconte que son cœur avait d'abord battu pour le rossignol, dont les troupes musiciennes enchantaient ses nuits sierroises : « C'était une folie de chants de rossignols comme je n'ai jamais entendu. C'était une centaine de rossignols qui chantaient, qui se perdaient dans un sifflement mélodieux et haletant où la lune se noyait. Vous vous promeniez, pris, embarqué dans quelque chose

<sup>15</sup> Des comptages permettront de quantifier et d'affiner cette impression.

<sup>16</sup> Maurice CHAPPAZ, *Les grandes journées de printemps*, Cognac, 2004.

<sup>17</sup> Maurice CHAPPAZ, *Le roman de la petite fille*, Saint-Clément-de-Rivière, 2009.

<sup>18</sup> Distinction discutable : la plupart des écrits de Chappaz sont peu ou prou autobiographiques.

<sup>19</sup> Maurice CHAPPAZ, Maurice TROILLET, *Le gagne-pain du songe. Correspondance 1928-1961*, Lausanne, 1991.

<sup>20</sup> Maurice CHAPPAZ, Gilbert ROSSA, *Se reconnaître poète ? Correspondance 1935-1953*. Edition établie et annotée par Françoise Fornerod, Genève, 2007.

<sup>21</sup> Gustave ROUD, Maurice CHAPPAZ, *Correspondance 1939-1976*. Edition établie et annotée par Claire Jaquier et Claire de Ribaupierre, Genève, 1993.

<sup>22</sup> Maurice CHAPPAZ, Marcel RAYMOND, *L'œil d'ombre. Correspondance 1944-1981*. Edition établie par Anne-Lise Delacrétaz, Genève, 1997.

<sup>23</sup> Maurice CHAPPAZ, *Journal de l'année 1984. Ecriture et errance*, Lausanne, 1996. Aux p. 239-240, références aux fragments publiés du *Journal*.

<sup>24</sup> Maurice CHAPPAZ, *A-Dieu-vat ! Entretiens avec Jérôme Meizoz*, Sierre, 2003.

<sup>25</sup> Titre d'un recueil de poèmes paru en 1960 (Maurice CHAPPAZ, *Le Valais au gosier de grive*, Saint-Clément-de-Rivière, 2008).

d'extraordinaire. Un miracle.»<sup>26</sup> Chappaz évoque ensuite la raréfaction du rossignol, puis en vient à la grive : « Dans nos conditions, l'oiseau qui a le mieux résisté peut-être, qui s'est le mieux accroché aux saisons, touchons du bois encore, c'est la grive »<sup>27</sup>, chanteur héroïque, plus fort musicien que le rossignol<sup>28</sup> et doté d'un tempérament de chef<sup>29</sup>.

Deux éléments du dossier donnent quelque objectivité à ces déclarations.

a) Tout d'abord, il est avéré que les grives occupent une place de choix parmi les 99 espèces portées par les 1810 récits tirés des écrits de Chappaz. En moyenne, chacune de ces espèces figure dans 18.3 récits. Présente dans 64 récits, la grive est donc 3.5 fois plus fréquente que cette moyenne. Pour situer Chappaz dans le paysage poétique proche, signalons que, parmi ses trois amis poètes, Roud et Jaccottet n'ont pas invité de grives dans la partie proprement littéraire de leur œuvre<sup>30</sup>. A l'opposé, dans *L'Intégrale* des œuvres de Voisard<sup>31</sup>, les grives sont aussi présentes que chez Chappaz. Celui-ci et Voisard sont ainsi les « poètes à grives » du groupe. Enfin, dans le paysage des poètes d'Europe au xx<sup>e</sup> siècle, peu intéressés par les grives, à ce qu'établissent des comptages en cours, Chappaz et Voisard se détachent nettement !

b) Certains remaniements de textes par l'auteur lui-même montrent que la grive vient parfois prendre la place d'autres oiseaux. En voici deux exemples frappants.

Le premier cas intervient dans le récit d'un épisode de jeunesse. Alors que, en mars 1942, Chappaz et sa future épouse montent à pied de Martigny au Châble, au long du chemin, un peu en amont de Vollèges, près de l'embouchure du Merdenson dans la Dranse, un extraordinaire concert de grives les accueille dans un bois de pins. Ce récit revient plusieurs fois dans l'œuvre de Chappaz<sup>32</sup>. Dans une lettre du 27 mars 1947, Corinna rappelle à son homme que « cette semaine est la semaine anniversaire du commencement de notre histoire ». Elle en résume le déroulement : « Ensuite dimanche le voyage à Bex, la montagne de sel, puis la montée à Bagnes, nous deux à

<sup>26</sup> CHAPPAZ, *A-Dieu-vat!*, p. 183-184. Ce souvenir est confirmé dans une lettre de Chappaz à son épouse (25 mai 1944) : « L'autre année [1943] c'était si extraordinaire, sur le chemin de Géronde, si tu te rappelles » (Corinna BILLE, Maurice CHAPPAZ, *Jours fastes. Correspondance 1942-1979*. Edition établie et annotée par Pierre-François Mettan, avec la collaboration de Céline Cerny, Fabrice Filliez, Marie-Laure König, sous la direction de Jérôme Meizoz, Genève, 2016, n° 180, p. 364 ; voir aussi n° 181, p. 365 ; n° 182, p. 368 ; n° 183, p. 370-371).

<sup>27</sup> CHAPPAZ, *A-Dieu-vat!*, p. 184.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 184-185.

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 185.

<sup>30</sup> Aucune grive dans Gustave ROUD, *Ecrits*, 3 vol., Lausanne, 1978. Une grive dans une lettre de Roud à Chappaz (ROUD, CHAPPAZ, *Correspondance*, p. 289. Il y a sept grives dans les lettres de Chappaz à Roud, signe de son intérêt pour cet oiseau). Dans Philippe JACOTTET, *Œuvres*. Edition établie par José-Flore Tappy, avec Hervé Ferrage, Doris Jakubec et Jean-Marc Sourdillon, Paris, 2014, p. 874 et p. 981, deux grives, dans *Semaison II*, intervenant dans des citations (Alphonse de Lamartine et Victor Hugo).

<sup>31</sup> Alexandre VOISARD, *L'Intégrale*. Edition publiée sous la direction d'André Wyss, 9 vol., Orbe, 2006-2011.

<sup>32</sup> CHAPPAZ, ROSSA, *Correspondance*, p. 323 (lettre de Chappaz à Rossa, à la fin de septembre 1946) ; Maurice CHAPPAZ, *L'apprentissage. Vie de trois livres*, dans *Un homme qui vivait couché sur un banc*. Recueil de textes, Lausanne, 1966, p. 79 ; *Journal 1984*, p. 84 ; *L'apprentissage. Abrégé d'une autobiographie*, dans *Pages choisies*, Lausanne, 1988, p. 37 ; *A-Dieu-vat!*, p. 185 (confusion sur la date !)

ped pendant que les merles (tu disais les grives) chantaient dans tous les buissons, c'était à la nuit tombante.»<sup>33</sup> On imagine difficilement que Chappaz ait pris des merles pour des grives, oiseaux qu'il connaissait bien et que, en l'occurrence, il entendait et voyait. D'un autre côté, la remarque de Corinna s'inscrit dans un récit exact, et arrive tout naturellement; elle me semble donc assez crédible. Elle a vu des merles (faciles à reconnaître); elle a entendu son ami proclamer des grives, et toutes les versions connues en restent aux grives! Il semble donc que, dès le début, le poète ait déguisé les merles en grives, plus adaptées à cette circonstance amoureuse<sup>34</sup>.

L'autre cas, assez remarquable, se trouve dans les entretiens avec Meizoz, au printemps 2001. La discussion porte sur la comparaison entre la neige et une page blanche, entre l'écriture et des traces de pattes d'oiseaux dans la neige. Invité à commenter, Chappaz raconte avoir vu dans son jardin «des griffes d'oiseaux dans la neige, et même il y avait une courbure, l'aile de l'oiseau qui devait être plus grand qu'un merle; je me suis interrogé: 'Qu'est-ce que c'est? les grives, [...] elles ne sont pas encore arrivées; était-ce un ramier ou un épervier?' » Tel est le texte publié<sup>35</sup>. L'entretien a été enregistré et filmé, et on peut entendre Chappaz dire: «Les perdrix [...] elles ne sont pas encore arrivées»<sup>36</sup>. Meizoz indique dans sa préface que Chappaz a repris six fois le texte de ses réponses avant de le confier à l'impression<sup>37</sup>. Il y a donc là un choix délibéré de remplacer par une grive la perdrix de l'oral.

### Qu'est-ce que les grives ont de remarquable?

Si elles sont si présentes dans les textes de Chappaz, c'est donc en partie parce que, élues par lui comme des oiseaux aux valeurs particulières, elles attirent fort son attention; mais elles le sont aussi parce que, pour des raisons multiples et bien à elles, les grives se font à certains moments très visibles et très audibles et, à d'autres, discrètes et silencieuses. En se combinant mystérieusement dans la «boîte noire» du poète, ces deux points de vue le conduisent non seulement à «penser aux grives», mais aussi à prêter à leurs manifestations diverses et à leurs faits et gestes quotidiens une attention active. Cette attitude, à l'égard des grives et de la nature en général, fait partie de sa façon d'être, le stimule et lui est clairement bénéfique, si bien que ses textes pétillent de remarques, de confidences et de petits récits, qui deviennent autant de données et de pistes pour un historien désireux d'approcher un observateur et contemplateur d'oiseaux.

On peut regrouper ces informations autour de deux thèmes: l'inscription de ces oiseaux dans l'espace et dans le temps arpentés par Chappaz; leur chant et leurs cris, en eux-mêmes et comme éléments du paysage sonore<sup>38</sup>.

<sup>33</sup> BILLE, CHAPPAZ, *Correspondance*, n° 329, p. 633.

<sup>34</sup> «[...] les grives qui avaient autrefois chanté mes amours» (CHAPPAZ, ROSSA, *Correspondance*, p. 323); «Alors l'amour est né» (CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 84).

<sup>35</sup> CHAPPAZ, *A-Dieu-vat!*, p. 116.

<sup>36</sup> Voir *Ibidem*, p. 219.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 9.

<sup>38</sup> Raymond MURRAY SCHAFER, *Le paysage sonore. Le monde comme musique*, Paris, 2010; Bernie KRAUSE, *Le grand orchestre animal*, Paris, 2013; *Le musical*, Paris, 2015 (Les carnets du paysage, 28). Jean-Marie FRITZ, *Paysages sonores du Moyen Age. Le versant épistémologique*, Paris, 2000; il s'agit d'un ouvrage important pour une approche historique à base de sources littéraires.

*S'activer dans le lieu et le temps*

Chappaz mentionne souvent des grives en groupe, lapidement « les grives ». Parfois cependant, il en dit un peu plus. Dans un lieu idéal qu'il décrit dans une lettre à son ami Rossa en 1941, « quand on se promène on entend les grives qui chantent et des troupes d'oiseaux s'éparpillent pour picorer le raisin »<sup>39</sup>. Au long du chemin du Châble vers la plaine, « beaucoup de grives en route et beaucoup de sapins bousculés dans les couloirs à avalanche », le premier jour du printemps 1957<sup>40</sup>. « Une ou deux seulement qui chantent, mais j'en vois des bouquets » (Le Châble, 13 avril 1984)<sup>41</sup>. « Je vais explorer un sentier. Je ressens de nouveau le silence et la fraîcheur. Une troupe d'oiseaux éclate, grise et blanche, des grives peut-être, dans une clairière » (Le Vernys, 15 août 1985 au matin)<sup>42</sup>.

Chappaz est frappé par la vie collective des grives, leur mouvement incessant, leurs apparitions et disparitions. Il raconte volontiers ces instants un peu frénétiques, surtout au printemps, moment de folie où « les grives changent tout le temps de place »<sup>43</sup>. « C'est le premier jour de printemps [...]. Vols éperdus d'une cime d'un arbre, vols flâneurs à ras des prés encore en neige où l'herbe jaune pointe. Deux grands noyers solitaires qui noircissaient sont tout argentés. Et les ailes des grives aussi. Je les suis dans leurs tournois et leurs chants. Elles piquent d'un arbre à l'autre en se balançant » (Le Châble, 21 mars 1984)<sup>44</sup>. « Et puis dans le petit bois de mélèzes aux cimes toutes de travers, si hautes, penchées en avant, de côté, et où les rameaux gris s'embrouillent dans le ciel étouffé de nuages, elles circulent, s'enfarinent d'ombre, surgissent un peu plus claires et chantent » (Le Châble, 11 avril 1984)<sup>45</sup>.

D'autres fois, la présence de la grive a quelque chose de plus discret. C'est évidemment le cas des individus, en particulier les mâles bien visibles, haut perchés pour de longues séquences d'un chant audible au loin. Chappaz évoque « l'une des plus longues et grandioses vallées des Alpes » et le paysage sonore de ses eaux grondantes, sauf dans « le dernier val [qui] bavardait à peine d'une ramure au vent, d'une grive haut perchée » (sans lieu ni date ; avant 1979)<sup>46</sup>. « Les grives chantent très fort avant la nuit. J'en aperçois une au sommet d'un poirier » (Le Châble, 15 avril 1976)<sup>47</sup>. Et le plus beau : « Je me rappelle une grive près de mon chalet contre la forêt, aux Vernys, cette grive a chanté pendant un mois au sommet d'un sapin, une tige dominant toutes les autres, le bec finissant la tige, un crucifix-oiseau. »<sup>48</sup> Il note aussi leurs départs brusques : la grive qui vient d'être aperçue haut sur son poirier, soudain « avait filé avec ce claquement de castagnette[s] qu'on croit que c'est les ailes qui se déplient [*sic*] »<sup>49</sup>. « En traversant

<sup>39</sup> CHAPPAZ, ROSSA, *Correspondance*, p. 162. Il convient de noter que les membres de ces troupes ne sont pas forcément tous des grives.

<sup>40</sup> ROUD, CHAPPAZ, *Correspondance*, p. 174.

<sup>41</sup> CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 82.

<sup>42</sup> Maurice CHAPPAZ, « Journal 1983-1988 », dans *Pages choisies II*. Choix, présentation, aperçu critique et bibliographie de Jérôme Meizoz, Lausanne, 1995, p. 240.

<sup>43</sup> CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 79.

<sup>44</sup> *Ibidem*, p. 72.

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 79.

<sup>46</sup> Maurice CHAPPAZ, *Bienheureux les lacs*, Genève, 1998, p. 33-34. La description de cette vallée rappelle celle du Val Bavona par Chappaz dans une lettre à son épouse (17 juillet 1952 ; BILLE, CHAPPAZ, *Correspondance*, n° 390, p. 735-736).

<sup>47</sup> ROUD, CHAPPAZ, *Correspondance*, p. 432.

<sup>48</sup> CHAPPAZ, *A-Dieu-vat!*, p. 185.

<sup>49</sup> ROUD, CHAPPAZ, *Correspondance*, p. 432.



le pont<sup>50</sup> j'entends une grive au milieu du bruit des autos dans les sapins de l'Abbaye, puis je la vois filer sur le pré » (Le Châble, 10 avril 1984)<sup>51</sup>.

De même, Chappaz est assez attentif à la manière dont les activités des grives s'inscrivent dans les cycles du temps de la nature.

Au niveau saisonnier, le printemps est évidemment le moment où les grives se montrent et se font entendre le plus fortement. Chappaz y est d'autant plus sensible<sup>52</sup> qu'il vit intensément en lui-même le réveil de la nature.

Au niveau de la journée, deux instants se dégagent : le lever du soleil et sa disparition, bornes du jour ouvrable, moments charnières pour les grives comme pour les humains. Dans le regard de Chappaz sur les grives, c'est le matin qui domine. « J'ai entendu les grives vers cinq heures du matin puis plus tard un cri de coq lointain, de l'autre côté du pont à plusieurs reprises, comme ma tante quand elle geint » (Le Châble, 13 avril 1976)<sup>53</sup>. Il établit des liens entre le contexte naturel et l'horaire des oiseaux. « Ici j'entends maintenant le chant des grives le matin mais aujourd'hui il a recommencé à neiger et elles se tairont » (Chandolin, 5 mars 1945)<sup>54</sup>. « [...] le temps bleu s'affirme, alors elles sont plus matinales, plus auro-rales » (Le Châble, 13 avril 1984)<sup>55</sup>. Pour ce qui est du soir, « [...] les grives chantent très fort avant la nuit » (Le Châble, 15 avril 1976)<sup>56</sup>. « [...] le soir après le coucher du soleil, je suis ressorti, vu passer des cortèges de grives » (Le Châble, 12 avril 1984)<sup>57</sup>.

Chappaz n'évoque pas les activités économiques et sociales qui sont la raison de ces longues stations perchées, de ces déplacements et de ces temporalités. Cet aspect est sans doute hors-sujet dans le contexte du récit.

### ***Exister par le chant***

Le chant et les cris qu'émettent les oiseaux sont de véritables moyens d'expression et de communication, entre eux et avec les autres vivants de leur entourage, y compris les humains, cibles parfois de leurs cris d'intimidation !

Le chant et les cris des oiseaux, comme moyens de signalisation entre eux, font partie intégrante de leur activité à un moment et en un lieu donnés, si bien que la zone parcourue par les grives apparaît non seulement comme un espace de mouvements, mais aussi comme une sorte de bulle sonore. Chappaz l'évoque peut-être lorsque, à Chandolin, en mars 1945, il raconte dans une lettre à son ami Rossa : « Je vais souvent dans le bois, je cherche à voir les oiseaux ; il y a une partie de la montagne qui chante. »<sup>58</sup> Chappaz perçoit tout cela, mais ce qui semble spécialement l'intéresser, comme poète, c'est le fait que le chant et les cris constituent une sorte de langage.

<sup>50</sup> Le pont sur la Dranse, proche de sa maison, un peu plus bas.

<sup>51</sup> CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 77.

<sup>52</sup> La plupart des observations datées ont lieu en mars et avril.

<sup>53</sup> ROUD, CHAPPAZ, *Correspondance*, p. 428.

<sup>54</sup> CHAPPAZ, ROSSA, *Correspondance*, p. 267.

<sup>55</sup> CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 82.

<sup>56</sup> ROUD, CHAPPAZ, *Correspondance*, p. 432.

<sup>57</sup> CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 81.

<sup>58</sup> CHAPPAZ, ROSSA, *Correspondance*, p. 267.

Pour autant qu'on sache, il n'essaie pas de comprendre le chant des oiseaux<sup>59</sup>, d'en découvrir le vocabulaire et la grammaire. Il se contente de le décrire comme une musique, d'en faire sentir la variété et la beauté à l'aide de mots de la langue française, en comparant les chants et les cris des grives avec d'autres sons, plus ou moins connus de tous.

En voici une série d'exemples. Juste après que sont descendues trois avalanches des couloirs du Catogne, «j'entends les trois premières notes de la grive, un flûté, un roulis au coin du bois» (au pied du Catogne, au printemps, avant 1974)<sup>60</sup>. Alors que la nature se réveille, «[...] tu entends l'argentine mousquetade, la fusée des grives, le dévidage des colliers de perles, ce battement ascendant, descendant, les trilles le long des sapins» (au printemps, avant 1974)<sup>61</sup>. «L'argenté de l'eau brille devant mes yeux et le grelottement de chants de grive, affinés par la pénombre de la forêt» (Mayen de Borinson, Fontaine des prêtres, avant 1983)<sup>62</sup>. «De Veyras à Miège, le printemps vient [...], le chant d'argent des grives n'est pas loin» (Noble-Contrée, printemps 1960)<sup>63</sup>. «De nouveau une draine, je distingue ce chapelet grelottant de perles qui ruissellent à la pointe d'un sapin, ces notes qui bénissent, montent, descendent» (sans lieu ni date, entre l'hiver et le printemps, avant 1986)<sup>64</sup>. «[...] la musicienne [...] au sommet d'un sapin en train de faire grelotter ses notes limpides» (Le Châble, 14 avril 1984)<sup>65</sup>. «[...] frôlé par la grive [qui ?] lance son grand rire de musique» (Le Châble, 17 avril 1984)<sup>66</sup>. «[...] grives au sommet des sapins, au sommet des mélèzes, même d'une seule grive qui chante ! certes à vous éblouir aussi, à la différence du rossignol, c'est des fusées d'argent, la grive. C'est de l'argent pur qui tournoie dans le ciel, des jets, de l'eau argentée qui monte, qui adoucit et glace l'air» (sans lieu, raconté au printemps 2001)<sup>67</sup>.

Chappaz va jusqu'à inventer un mot pour nommer le chant de la grive. Dans une lettre envoyée le 29 juillet 1966 à Gustave Roud, il demande conseil sur un passage (n° VI) de *Tendres campagnes*, en voie d'achèvement : «VI est nouveau, mais 'l'harmonica des grives *rigole* dans les sapins' ne devrait-il pas devenir 'l'harmonica des grives *frisole* dans les sapins' ? Je ne voulais pas de *joue* ; 'rigole' est-il plutôt cavalier ou plutôt vulgaire ? 'frisole' : j'ai inventé ce mot ; il y a friser<sup>68</sup> et grisoler<sup>69</sup>.»<sup>70</sup> Le 7 août, Roud répond : «VI 'frisole' ou 'grisole' oh ! oui plutôt que 'rigole' »<sup>71</sup>. Le mot-valise «frisoler» l'emporte dans la version imprimée<sup>72</sup>.

<sup>59</sup> Un exploit impossible, selon un énigmatique passage sur l'alpinisme moderne : «La technique a eu raison de tous les défis. L'exploit se durcit. A la limite l'absolu va se retrouver dans une patate poussée avec les mains, à 2000 mètres, ou dans un chant d'oiseau qu'on comprend» (Maurice CHAPPAZ, *La Haute Route*, Lausanne, 1974, p. 54).

<sup>60</sup> *Ibidem*, p. 18.

<sup>61</sup> *Ibidem*, p. 30.

<sup>62</sup> Maurice CHAPPAZ, *A rire ou à mourir. Bohème de Carême*, Cognac, 2006, p. 23.

<sup>63</sup> Maurice CHAPPAZ, «Journal intime d'un pays [3]», dans *Treize Etoiles*, 3 (1960), p. 10-11 (repris dans *Journal intime d'un pays*. Articles réunis, édités et annotés par Pierre-François Mettan, Paris, 2011, p. 177).

<sup>64</sup> Maurice CHAPPAZ, *Le Livre de C*, Paris, 2007, p. 110.

<sup>65</sup> CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 83.

<sup>66</sup> *Ibidem*, p. 90.

<sup>67</sup> CHAPPAZ, *A-Dieu-vat!*, p. 184-185.

<sup>68</sup> Peut-être dans le sens technique de «rendre un son tremblé, double» (*Petit Robert*, Paris, 1983, p. 829-830).

<sup>69</sup> «Faire entendre son chant», en parlant de l'alouette (*Ibidem*, p. 893).

<sup>70</sup> ROUD, CHAPPAZ, *Correspondance*, p. 286.

<sup>71</sup> *Ibidem*, p. 289.

<sup>72</sup> Maurice CHAPPAZ, *Tendres campagnes*, Cognac, 2005, p. 46.

Enfin, Chappaz remarque l'attitude et les gestes de l'oiseau lorsqu'il chante. Il s'arrête en particulier aux mouvements du bec. Le 13 avril 1984, dans le bouquet de mélèzes proche de chez lui : « Je me suis arrêté presque sous le long épicéa, pour l'entendre et voir son bec bouger »<sup>73</sup>; dans la légende d'une photographie de grive : « L'œil guette, le bec s'ouvre : fuite de la neige qui sera la musique de la grive » (sans lieu, 2009 ou peu avant)<sup>74</sup>; après une description du chant de la grive draine : « Un bec ouvert boit comme par un trou le grand bleu ou la nuit qui rampe » (sans lieu, entre 1979 et 1986)<sup>75</sup>. Chappaz note aussi des attitudes corporelles liées à la musique. Dans *Le match Valais-Judée* (1968), lors d'une procession de notables, les avocats et les juges « youtsent<sup>76</sup> à la grivoise, la tête en arrière, la gorge en avant, les genoux pliés »<sup>77</sup>. Depuis un balcon de sa maison du Châble, le 18 avril 1976, Chappaz voit « les grives qui claquent leurs queues en arrière comme des archets tapotant le pupitre avant d'instrumenter »<sup>78</sup>.

A première vue, sur la base de ce bien petit dossier, Chappaz ne paraît pas être à la recherche de messages que les chants de la grive transmettraient dans le cadre d'une communication entre grives ou entre grives et autres destinataires animaux. Et, me semble-t-il, loin de lui l'idée que ces chants s'adresseraient à lui ! Ce qui paraît compter pour lui dans le chant des grives, indépendamment de sa beauté, c'est le fait qu'il atteste à distance que les grives sont là, présentes, actives et rassurantes, témoignant à leur manière que la nature est vivante et suit son chemin. En somme, il entend et interprète ces chants un peu comme le ferait un autre oiseau, qui cherche en permanence à rester en liaison avec ses compagnons et à se tenir au courant de l'état du monde !

### **Chappaz et les grives : un curieux assidu et éclairé**

D'après une première approximation, ce qui, chez les grives, attire l'attention de Chappaz, ce sont essentiellement les déplacements, la présence et l'absence, l'expression par le chant et le cri. Je n'ai pas pris en compte le contexte personnel qui enveloppe ces rencontres ; l'échantillon des grives n'y pourrait suffire.

Nous pouvons en revanche nous arrêter sur le curieux éclairé qu'est Chappaz : ses textes et certains éléments externes le montrent habité depuis fort longtemps d'une volonté d'en savoir plus sur les oiseaux. J'approcherai la question autour de deux thèmes : la manière qu'a Chappaz d'aller vers les grives, d'une part, l'origine et les contenus de sa culture ornithologique, d'autre part.

### ***Aller vers les grives***

Les récits révèlent à petites touches dans quel esprit et de quelle manière Chappaz va vers les grives, si présentes dans le terrain et le paysage sonore. Il veut

<sup>73</sup> CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 83.

<sup>74</sup> Georges LAURENT, Maurice CHAPPAZ, *Comme aux premiers matins du monde*, Martigny, 2009, p. 56.

<sup>75</sup> CHAPPAZ, *Le Livre de C.*

<sup>76</sup> « Pousser de longs cris modulés ; chanter en poussant de tels cris », dans Pierre KNECHT (éd.), *Dictionnaire suisse romand*, Genève, 1997, p. 741.

<sup>77</sup> Maurice CHAPPAZ, *Le match Valais-Judée. Fabliau pour le Jubilé de la religion catholique*, Lausanne, 1968, p. 79.

<sup>78</sup> ROUD, CHAPPAZ, *Correspondance*, p. 436.

s'en approcher le plus possible, pour les décrire, les regarder vivre et les écouter chanter dans les meilleures conditions. Voici, trouvé dans un fragment publié du *Journal* de Chappaz, un bel exemple, sur trois jours de la mi-avril 1984, au Châble: le 12 avril, «j'ai été juste contre la forêt de nouveau<sup>79</sup>, et revu les grives de tout près. Elles volent d'arbre en arbre, attendent, regardent puis se promènent dans l'herbe jaune toujours. Leurs cous s'allongent extrêmement délicats, j'ai distingué les points sur le poitrail, elles sont brunes, blanches, violet pâle»<sup>80</sup>. Le 13, dans les mêmes conditions de proximité, «elles courent, glissent toujours sur les prés, je note leurs couleurs très délicates, mais blanc usé presque bleu de loin comme sur les porcelaines, et velours fané blanc. Elles ont une fine courbure de tête, preste, modeste de cou mais comme savonné à l'ivoire»<sup>81</sup>. Une confiance ici, sur le climat du poète: «Je lutte toujours contre un creux de dépression. Le soir je suis ressorti au coucher du soleil un moment. Oui le printemps m'agite, je ne comprends rien à rien.»<sup>82</sup> Le 14 est une sorte de paroxysme: «Debout un peu plus vite, je passe de dix heures à midi à la lisière de la forêt. [...] Et j'ai resuivi avec ma petite jumelle les nombreux oiseaux», un «passereau vert-de-gris» et des pinsons. «Et puis je me suis réattardé aux grives. Les coureuses de prés brusquement criardes sont les litornes mais j'ai pu fixer la draine et la musicienne, la draine avec ses taches telles des miettes de son sur le poitrail, picorant dans les mottes et la musicienne avec son ventre blanc, argenté presque celui d'un poisson, au sommet d'un sapin en train de faire grelotter ses notes limpides. Je l'ai bien suivie et aussi ce magistral coup d'aile, l'envol jusqu'au bouquet de fins mélèzes quand je me suis arrêté presque sous le long épicea, pour l'entendre et voir son bec bouger.»<sup>83</sup> Nouvelle confiance: «Elles me soutiennent. Quelles bêtises que nos affaires et que nous-mêmes. On est pris. Il faut admirer et écrire.»<sup>84</sup>

Chappaz se désole à maintes reprises de périodes où toutes sortes de soucis diminuent son attention au monde environnant. Ainsi, dans une lettre envoyée du Châble le 16 mars 1946 à son ami Gilbert Rossa: «Je ne connais que l'irréalité et l'indifférence; chaque objet se découvre à moi sous un déguisement et par une perte de saveur, ainsi me promenant ce matin, sourd tout au fond au chant des grives, qui était vrai régal.»<sup>85</sup> Il dit sa volonté de sortir de cet état, comme en 1953, dans une lettre à Gustave Roud: «J'ai soif de renouer avec des villages, avec d'anciens camarades qui ont chassé avec moi, ah! si je trouvais des poètes qui rêvent d'un cours d'eau, d'un feu de genièvres, des grives.»<sup>86</sup> Plus tard, dès le début des années 1980, Chappaz se plaint fortement du bruit qui gêne son écoute des chants. Il note dans son *Journal*, le 10 avril 1984: «En traversant le pont<sup>87</sup> j'entends une grive au milieu du bruit des autos dans les sapins de l'Abbaye.»<sup>88</sup> Une semaine plus tard, le 17, il se déclare «effaré de constater combien la campagne où je me pense seul est traversée par les moteurs. Du bruit partout qui saute la Dranse, plonge des hangars ou des remises à deux ou trois cents mètres. On n'arrive plus à percevoir les oiseaux [...]. Un tank à purin vrombit, circule, asperge. Je dois

<sup>79</sup> Après une première visite la veille.

<sup>80</sup> CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 81.

<sup>81</sup> *Ibidem*, p. 82.

<sup>82</sup> *Ibidem*, p. 83.

<sup>83</sup> *Ibidem*, p. 83-84.

<sup>84</sup> *Ibidem*, p. 85.

<sup>85</sup> CHAPPAZ, ROSSA, *Correspondance*, p. 303.

<sup>86</sup> ROUD, CHAPPAZ, *Correspondance*, p. 436.

<sup>87</sup> Le pont qui enjambe la Dranse, tout près de sa maison, un peu en contrebas.

<sup>88</sup> CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 77.

attendre qu'il s'éloigne puis [...] la grive lance son grand rire de musique. »<sup>89</sup> Il se plaint aussi du fait que « son oreille baisse »<sup>90</sup>.

### *Une certaine culture ornithologique*

Sur la culture ornithologique de Maurice Chappaz, je ne dispose pour l'instant que d'éléments épars. En voici une esquisse d'inventaire.

Dans la prime jeunesse à Martigny, au jardin familial, en promenade et à l'école, Chappaz a dû faire de probables expériences naturalistes. Maurice Troillet, son oncle maternel<sup>91</sup>, devient pour lui un mentor qui va l'encadrer en tout, y compris la marche et la chasse. Ils ont d'ailleurs en commun un souvenir de grives, que Chappaz raconte à Roud : « Les grives chantent très fort avant la nuit. [...] Je les avais aussi aperçues avec mon oncle. »<sup>92</sup>

Au collège de Saint-Maurice, Chappaz rencontre le chanoine Paul Saudan, professeur de grec et de latin, mais aussi passionné de rossignols. Il raconte : « Vous, Père Paul Saudan, [...] qui notiez la présence de tous les rossignols aux abords du couvent et qui éloigniez un chat rôdeur de nids en lui lançant votre encrier à la tête comme Luther l'a fait au diable, à moins de lui tordre le cou sous le jet d'eau, quelle sainte poigne. »<sup>93</sup> Saudan a confirmé lui-même cet intérêt dans une lettre à Jean Darbellay<sup>94</sup>, et son confrère Norbert Viatte évoque cette passion au cours d'une conversation avec Corinna Bille et son époux<sup>95</sup>. L'intérêt des chanoines ne se limite pas aux rossignols. Viatte parle devant Bille des mouettes et des cygnes du Léman<sup>96</sup>. Et Charles Journet se souvient que Saudan « ne dédaignait pas d'écouter longuement les passereaux chanter »<sup>97</sup>. Bille mentionne des mésanges qu'un chanoine apprivoise au collège<sup>98</sup>. J'ignore, faute d'avoir enquêté, si l'on parlait oiseaux dans les leçons de sciences naturelles. Une page conservée de l'herbier constitué par le collégien Chappaz suggère que cet enseignement n'était pas négligé ; elle révèle aussi que le professeur de sciences naturelles était le chanoine Jacomet<sup>99</sup>.

Dans la période qui suit, Roud partage avec Chappaz son amour des oiseaux<sup>100</sup>. René-Pierre Bille, son beau-frère, lui a sans doute appris bien des choses sur la nature, tout comme certains compagnons de randonnée, comme Jean Quinodoz<sup>101</sup>, Jacques Darbellay ou Georges Laurent<sup>102</sup>.

<sup>89</sup> *Ibidem*, p. 90.

<sup>90</sup> Jacques DARBELLAY, *Maurice Chappaz à la trace*, Genève, 1986, p. 80-81 (rencontre avec un Tichodrome) et p. 164-165 (rencontre avec un Pic noir).

<sup>91</sup> CHAPPAZ, TROILLET, *Correspondance*; André GUEX, *Le demi-siècle de Maurice Troillet. Essai sur l'aventure d'une génération*, 3 vol., Martigny-Lausanne, 1971 (Bibliotheca Vallesiana, 8).

<sup>92</sup> ROUD, CHAPPAZ, *Correspondance*, p. 432.

<sup>93</sup> Paul SAUDAN, Norbert VIATTE, *Lettres – Textes inédits, précédés de témoignages*, Martigny, 1968, p. 68.

<sup>94</sup> *Ibidem*, p. 56.

<sup>95</sup> *Ibidem*, p. 106.

<sup>96</sup> *Ibidem*, p. 115-116.

<sup>97</sup> *Ibidem*, p. 19.

<sup>98</sup> *Ibidem*, p. 99.

<sup>99</sup> BILLE, CHAPPAZ, *Correspondance*, planche XXVIII (cahier inséré entre les p. 640 et 641).

<sup>100</sup> Voir ROUD, CHAPPAZ, *Correspondance*.

<sup>101</sup> Récit d'une randonnée en Valpelline, dans CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 101-128.

<sup>102</sup> Voir leur ouvrage commun, Jacques DARBELLAY, Georges LAURENT, *Maurice Chappaz, le marcheur au fil des mots*, Ayer, 2006. A la p. 26, Chappaz tient dans la main un Pipit spioncelle !

Chappaz dispose de certains outils indispensables. Ainsi, « la petite jumelle » lui permet en 1984 de décrire assez finement les principaux types de grives, la draine, la litorne et la musicienne<sup>103</sup>. L'instrument, de plus en plus perfectionné, figure souvent sur les photographies du poète<sup>104</sup>. Les textes de Chappaz révèlent quelques livres. Lors d'un séjour à Paris en 1946, il annonce à son oncle Troillet l'achat des « œuvres de Buffon et cela complète bien Tschudi »<sup>105</sup>. Dans *Le Livre de C*, Chappaz donne une transcription du chant de la grive draine : « Dièdrièdi ! – diedjeri ! – Kvitkvik ! – rstreerri ! »<sup>106</sup>. En fait, il reprend presque exactement le cri tel qu'il est rendu par l'ornithologue Paul Gérardet dans son traité sur les passe-reaux d'Europe. Il l'avait donc probablement sous la main. Jacques Darbellay mentionne à deux reprises, dans son *Maurice Chappaz à la trace* (édition de 1963<sup>107</sup>), des recours au traité de Gérardet.

## Perspectives

Cet article met en route une recherche entre histoire, ethnologie et ornithologie, à partir de sources dont je tente, sur un exemple, d'évaluer la capacité informative.

L'enquête porte, à long terme, sur des rencontres entre des humains et des oiseaux ; entre notre culture et celle, tout autre, d'une société d'oiseaux ; entre une culture dont nous maîtrisons les moyens de communication, et une autre, qui maîtrise les siens mais n'en use pas envers nous, et que nous ne comprenons pas. Autant dire une enquête impossible ?

En fait, il semble que les historiens et les ethnologues ne devraient pas se laisser décourager par l'étrangeté mutuelle des interlocuteurs, par l'idée selon laquelle la communication des oiseaux nous serait incompréhensible et donc interdite. Après tout, comme historiens ou ethnologues, nous avons su trouver les documents et les méthodes pour écouter et entendre plus ou moins bien des groupes, des milieux, des cultures quelque peu étranges, certes confinés à l'espèce humaine, mais qui exigeaient, pour être compris de nous, le franchissement d'une sorte de frontière. Parmi ces « muets », je pense aux sorciers, aux pauvres, aux femmes, aux fous, aux enfants, aux colonisés, voire aux extraterrestres.

Nos expériences accumulées en essayant de « capter » le message de ces muets peuvent servir, au moins par analogie, dans le cas des oiseaux. Et les chances de succès augmenteront si les ornithologues non seulement nous aident à comprendre ce qu'est la coexistence entre oiseaux et humains, mais aussi nous font profiter des méthodes qu'ils ont mises au point pour entendre les oiseaux.

<sup>103</sup> CHAPPAZ, *Journal 1984*, p. 83.

<sup>104</sup> Exemples dans DARBELLAY, *Maurice Chappaz à la trace*, planches IV et V (avant 1986), ainsi que l'anecdote contée à la p. 52; DARBELLAY, LAURENT, *Maurice Chappaz, le marcheur au fil des mots*, p. 25-26, p. 41, p. 67 (entre 1993 et 2001).

<sup>105</sup> CHAPPAZ, TROILLET, *Correspondance*, p. 67 et sa note 4.

<sup>106</sup> CHAPPAZ, *Le Livre de C*.

<sup>107</sup> DARBELLAY, *Maurice Chappaz à la trace*, p. 81, note 18, et p. 164-165.